





Pasteur Charles Wagner, "Le Droit des morts"; Frédéric Masson de l'Académie française, "Napoléon et les femmes"; François de Witt-Guizot, "Conférences et conférenciers"; François Herczeg, Le Mariage de Szabolcs. Traduit du hongrois par MM. Pierre Brun et Zoltan Nagy (I); Mounet-Sully, sociétaire-doyen de la Comédie-Française, "Talma et le théâtre au temps de l'Empire" (II) (fin); Péladan, "Les Petits Salons"; L. Pervinière, "Chronique scientifique.—Les faits de la semaine.—Revue française et étrangères.—La Vie mondaine.—La vie sportive.

Gaston joue avec le chat qui pousse des miaulements douloureux.

—Gaston, crie sa maman, as-tu fini de tirer la queue du chat?

—Mais, maman, je ne tire pas je t'assure. Je lui tiens simplement la queue, et c'est lui qui tire de toutes ses forces.



# Wilson's Invalids' Port

Le Dr Walter H. Moorhouse, doyen de la Faculté de Médecine de l'Université Western, Londres, dit :

"C'est une chose importante quand le médecin peut recommander en toute confiance, comme remède, un certain vin qui a au plus haut degré, comme le

## Wilson's Invalid's Port

(Vin Quinquina de Wilson pour invalides.)  
tous les effets toniques et fortifiants du bon vin pur, mêlé de Quinquina, un de nos meilleurs toniques.

Tous les  
Pharmaciens  
et  
Partout

## GANTS PERRIN

Le GANT PERRIN est un complément indispensable à votre nouvelle toilette, Gants chevreau en toutes longueurs. Spécialité de GANTS PERRIN au

PARIS KID GLOVE STORE  
441 STE-CATHERINE OUEST  
PHONE UP 1068

## FLEURS FRAICHES

Reçues tous les jours chez

## ED. LAFOND

Le fleuriste des théâtres

409 rue Sainte-Catherine Est

Tout ouvrage exécuté à des prix modérés. Tél Bell Est 1949



Nos dents sont très belles, naturelles, garanties. INSTITUT DENTAIRE FRANCO-AMÉRICAIN (incorporé), 162 rue Saint-Denis, Montréal.

## Théâtre National

M. P. CAZENEUVE, directeur.  
Coin des rues Ste-Catherine et Beaudry Tél. Bell Est 1786  
Marchands 520

SEMAINE DU 23 MARS

## L' "Arlesienne"

Les jours de fête, matinées, mêmes prix qu'aux soirées.

MAISON FONDÉE EN 1860

# Prof. LAVOIE,

## PERRUQUIER

Perruques et Toupets pour dames et messieurs, une spécialité. Cheveux teints de toutes les couleurs. Perruques, Pompadours et tout article en fait de cheveux dans les dernières nouveautés.

Toujours en mains un assortiment complet de Tresses en cheveux naturels, ainsi que Peignes et Ornaments pour cheveux de tous genres. Grandes nouveautés et importations de Paris, Londres et New-York, en fait de Colliers en acier et en perles, dernières et hautes nouveautés. Peignes et autres Ornaments véritablement artistiques pour la chevelure, Une visite est sollicitée.



AVANT



APRES

8 Rue Notre-Dame Ouest, autrefois No. 1656 N. Dame

Coin de Cote Saint-Lambert,

MONTREAL



# Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ième samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

*Dire vrai et faire bien.*

## ABONNEMENT

UN AN \$2.00  
SIX MOIS 1.00  
Strictement payable d'avance.

## REDACTION et ADMINISTRATION

80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.

TEL. BELL. MAIN 999

## A L'ETRANGER :

Un an - - - - - Quinze francs  
Six mois - - - - - 7 frs  
Strictement payable d'avance.

## Myosotis

O pâle fleur du souvenir  
Qu'une main chère m'a donnée,  
Pourquoi l'es-tu si tôt fanée ?  
Hélas ! ne pouvais-tu tenir,  
Jusqu'à la fin de la journée,  
O pâle fleur du souvenir.



D'un amour qui devait durer  
Aussi longtemps que le cœur même,  
N'es-tu pas l'éphémère emblème,  
Et me faut-il déjà pleurer  
L'image de celle que j'aime  
D'un amour qui devait durer !



D'un bonheur pour jamais perdu  
Toi seule restes, fleur si tendre ;  
Car si parfois j'ose descendre  
Dans mon pauvre cœur éperdu,  
Hélas ! je n'y vois que la cendre  
D'un bonheur à jamais perdu !



O pâle fleur du souvenir  
Dont le parfum mourant m'enivre,  
Ephémère, tu vas survivre  
Au serment que devait tenir  
Celle pour qui j'ai juré vivre,  
O pâle fleur du souvenir !

Adolphe Poisson.

Extrait "Sous les Pins."



## A une femme détestée

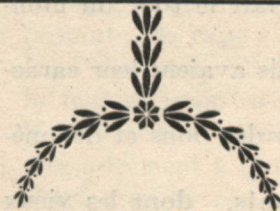
## VERS INÉDITS

Car dans ces jours de haine et ces temps de combats  
Je fus de ces souffrants que leur langueur isole  
Sans qu'ils aient pu trouver la Femme qui console  
Et vous remplit le cœur rien qu'à parler tout bas

GEORGES RODENBACH.

Combien je vous déteste et combien je vous suis :  
Vous êtes pourtant belle et très noble d'allure,  
Les Séraphins ont fait votre ample chevelure  
Et vos regards couleur du charme brun des nuits.  
Depuis que vous m'avez jrouissé, jamais depuis,  
N'ai-je pu tempérer cette intime brûlure :  
Vous m'avez fait souffrir volage créature  
Pendant qu'en moi grondait le volcan des ennuis.  
Moi, sans amour jamais qu'un amour d'Art,  
[Madame  
Et vous, indifférente et qui n'avez pas d'âme  
Vieillissons tous les deux pour ne jamais se voir  
Je ne dois pas courber mon front devant vos charmes,  
Seulement, seulement, expliquez-moi ce soir,  
Cette tristesse au cœur qui me cause des larmes.

Emile Nelligan.





## Une page de Memoires

"LE NEPTUNE"

Le diable a été le cauchemar de mes premières années.

Je n'étais pas un poltron, au contraire ; mais le seul nom du diable me donnait la chair de poule.

Ses cornes de taureau, ses pieds fourchus, sa barbe de bouc, sa queue de dragon, ses terribles ailes de chauve-souris, noires, gluantes, griffues, me faisaient frissonner rien que d'y penser.

Jugez si l'événement que je vais vous raconter était fait pour me rassurer.

Mon enfance a eu pour horizon l'amphithéâtre si pittoresque du bassin de Québec.

Mais de tout ce que j'avais sous les yeux, ce qui m'impressionnait le plus vivement, c'étaient les majestueux vaisseaux — navires à trois mâts, barques élégantes ou bricks légers — se balançant sur leurs ancres, avec leur ceinture blanche où se découpait une rangée de faux sabords, avec leurs pavillons pendant paresseusement aux drisses, avec leurs voiles soigneusement carguées ou séchant au soleil, avec leurs figures de proue ou leurs éperons en cagouille se mirant dans la vague, et surtout avec les chants mélancoliques de leurs matelots penchés sur les guindeaux ou les cabestans.

Ces grands vaisseaux venaient de si loin !

Ils avaient vu des tempêtes, des zones inconnues, des climats dorés, l'immensité mystérieuse des mers.

Certains d'entre eux passaient même pour avoir fait le tour du monde... Imaginez !

Avec cela qu'ils avaient leur caractère.

J'en ai connu des bons et des méchants.

De très méchants, dont les vieux galiers, tout noirs de charbon, dé-

barquaient la nuit, dans leurs longs canots à huit rames, pour enlever les moutards qui dérobaient des confitures, ou mordaient les doigts à leurs petites sœurs.

Mais aussi de très bons, dont l'équipage chantait de belles chansons marines, et apportaient — la nuit aussi — de jolis bébés roses aux mères malades, pour les consoler.

Et puis, il y avait des histoires sombres, des légendes.

Des mousses volés à leurs parents, expirant sous la garcette, ou qu'on pendait aux antennes, quand ils pleuraient trop fort.

Des jeunes filles disparues pendant la messe du dimanche, pour s'être imprudemment promenées "sur le bord de l'eau".

Une vieille ballade relatait même la chose sur un air langoureux qui me rendait tout rêveur :

Isabeau s'y promène  
Le long de son jardin,  
Sur le bord de l'île,  
Le long de son jardin,  
Sur le bord de l'eau,  
Sur le bord du vaisseau.

Et cœtera.

Enfin, ces arrivants des lointaines contrées, ces visiteurs exotiques qui apparaissaient ou disparaissaient comme de grands oiseaux de passage, et que, dans notre langage d'enfants, nous désignions sous le nom générique de "bâtiments", constituaient tout un monde pour mon imagination naissante.

C'étaient en même temps Croque-mitaine et les bonnes fées.

Ils avaient le redoutable cachet des choses ténébreuses et l'attrayante poésie de l'inconnu.

En somme, je n'avais qu'un rêve à la fois doux et troublant : voir un bâtiment de près.

Ce rêve se réalisa. Mais la racine des cheveux m'en fait encore mal quand j'y pense.

Un gros navire — tout noir celui-là, avec un air rébarbatif et des écu-biers qui vous regardaient d'une façon inquiétante — était ancré à deux encablures de la ligne de roches qui bordait le chenal du Saint-Laurent à marée basse, qui s'appellent en France les accores, et que nous appelions les "Chaînes".

Je devais être alors dans les sept ou huit ans.

Le fils d'un pêcheur de notre voisinage, qui était de quelques années plus âgé que moi, avait mis la main sur une paire d'avirons, et vint me proposer une promenade en canot.

Ce luxe m'était absolument défendu par arbitraire paternel : mais après tout, il n'y avait pas de danger.

Michel savait manœuvrer ; nous pouvions nous risquer au large, et même — qui sait ? — nous approcher du gros bâtiment.

Le père de Michel était absent, le mien aussi ; ils ne seraient pas de retour avant le soir ; maman me croirait à l'école ; personne n'aurait connaissance de notre escapade.

Et nous pourrions voir, tout près, tout près, le gros bâtiment noir.

Le gros bâtiment noir : la figure d'avant, le gouvernail, les ancres, les haubans, les mâts, les vergues, tout !

La proposition étant trop tentante, nous partîmes.

Il faisait un beau temps calme.

Le ciel était comme assoupi dans une transparence tranquille et sereine.

Et notre canot — un tronc d'arbre creusé — coulait comme sur une surface d'huile, où se reflétaient les mâts du grand navire, la pointe en bas, fichés tout droit dans je ne sais quels fantômes de nuages nageant au fond de profondeurs infinies.

J'ai encore dans l'oreille le clapotis sonore et délicieusement doux des gouttes d'eau qui tombaient de nos avirons, en dessinant de petits cercles concentriques et mobiles sur le miroir d'argent fondu dont nous trouillions la limpidité opaline.



Le cœur me battait un peu ; et je sentais mon émotion s'accroître, en voyant le haut-bord grandir, grandir d'une façon formidable, à mesure que notre canot s'en approchait.

Quand nous fûmes tout près, il nous parut énorme.

Le pont était désert, ou tout au moins nous n'y vîmes personne.

Tout avait l'air de sommeiller à bord ; le navire lui-même semblait un grand corps mort, oublié et flottant à la dérive sur le cours endormi du fleuve.

Pas un bruit, si ce n'est celui du flot jaseur qui, se brisant sur la chaîne de l'ancre et sur le taille-lame de l'étrave, glissait le long des grands bordages cuivrés, avec de petits chuchotements de filet d'eau filtrant dans les herbes.

Le courant nous entraîna tout naturellement en poupe.

Nous pûmes admirer les hanches colossales du géant, les puissants gonds de fer et les lourdes conassières du gouvernail, avec, au-dessus, le nom du vaisseau sculpté en relief, au milieu d'arabesques dorées.

Il s'appelait le "Neptune".

Ce nom ne nous disait absolument rien ; mais il n'en fut pas de même lorsque nous aperçûmes la figure d'avant — le dieu mythologique, allongé sous le beaupré, menaçant, couronne en tête et son trident au poing.

Pour nous, enfants de notre âge, ce ne pouvait être là que le Diable avec sa fourche !

De sorte que, soudainement effrayés, nous parions à virer de bord au plus près, quand, tout à côté de nous, éclata, subit, strident, sinistre, le plus épouvantable hurlement que j'aie jamais entendu de ma vie, et que j'entendrai jamais, bien sûr.

Au même instant, une face farouche, horrible à vous figer le sang dans les veines, nous apparaissait dans l'encadrement d'un hublot, comme une tête de Méduse menaçante et injectée de sang.

Le cri n'avait rien d'humain.

C'était un beuglement inouï, une vocifération féroce d'horreur et de

rage, à laquelle se serait mêlé un appel de suprême détresse.

Cela, frappant tout à coup nos oreilles dans ce grand silence et dans l'inquiétude vague de notre équipée clandestine, nous atterra.

Plus morts que vifs, Michel et moi, nous nous écrasâmes dans le fond du canot.

Restâmes-nous longtemps dans cette position ? Je ne sais.

J'ignore même comment nous regagnâmes le rivage.

Je me souviens seulement que, cette nuit-là, je ne dormis pas une seconde.

Aussitôt que j'osais fermer les yeux, j'apercevais toujours la terrible face du hublot, penchée sur mon lit, en même temps que l'inénarrable rugissement retentissait de nouveau, tout près de moi, dans les ténèbres.

Il en résulta une fièvre chaude qui retint ma mère à mon chevet toute la journée du lendemain.

Dans mon délire, je ne parlais, paraît-il, ni de Michel ni de notre promenade en canot — j'avais cet instinct — mais je voyais le Diable avec ses cornes de taureau, ses pieds fourchus, sa barbe de bouc, sa queue de dragon, ses ailes de chauve-souris, noires, gluantes, griffues... et sa fourche — la menaçante fourche à trois fourchons lancéolés et barbelés que j'avais vue un instant suspendue sur ma tête.

Le samedi suivant, les journaux de Québec racontaient les péripéties d'un terrible drame arrivé à bord du "Neptune", un navire de Liverpool, en rade dans les eaux de Lévis, vis-à-vis les Foulons.

Un arremeur du nom de Vallée, qui avait travaillé à bord du vaisseau, et qui était au courant des faits, nous les raconta dans tous leurs détails.

C'était un grand miracle, ni plus ni moins.

Un miracle à frapper d'épouvante toute une génération.

J'en abrège le récit.

Un matelot italien, un de ces bandits sans foi ni loi, ne craignant ni Dieu ni Diable, coureur, ivrogne, bachelier, capable de tout, véritable

gibier de potence, s'était, depuis que le bâtiment avait jeté l'ancre dans le port, gorgé de rhum et de whiskey, chaque fois que ses méfaits ne l'avaient point conduit à fond de cale.

Ce scélérat était la terreur des autres matelots, qui le fuyaient comme une peste, révoltés par ses blasphèmes et redoutant ses coups de cou-teau.

La discipline du bord était très relâchée, le capitaine lui-même ayant à cuver son alcool plus souvent qu'à son tour ; et les scènes d'orgie de l'Italien, encouragées par cet exemple, prenaient quelquefois un caractère démoniaque à mettre l'effroi au cœur des plus braves.

Quand on pouvait s'emparer du forcené, on l'attachait ; mais on n'y arrivait pas toujours.

Un soir qu'il avait bu plus encore que de coutume, au moment même où il proférait un de ses plus abominables blasphèmes, on vit tout à coup le chenapan, pris de hoquets, s'arrêter court, pâlir et finalement tomber sur ses genoux, les yeux fixes d'horreur, comme devant une épouvantable vision.

Puis il se releva et bondit en arrière en criant :

— Le diable ! le diable !... Sauvez-moi !

Et, soudain, râlant de peur, se dé-lattant comme un possédé, on vit le malheureux donner tête baissée et disparaître dans une écoutille.

Les témoins de cette scène, c'est-à-dire presque tout l'équipage, se précipitèrent aux échelles, tandis que l'ivrogne, fou de terreur, se réfugiait dans tous les coins, hurlant sur les tons les plus lamentables :

— Au secours ! au secours !... Le diable ! Sauvez-moi !... Il vient ! il arrive ! il m'empoigne ! il m'enlève !... Je suis damné !...

Et le maniaque se roulait par terre en sanglotant ; puis, avec des soubresauts de rage folle, se tordait dans des convulsions d'épileptique, la face et tous les muscles du corps hideusement contractés, s'accrochant désespérément à tout ce qu'il pouvait atteindre, surtout aux jambes de ses camarades, qu'il suppliait avec des



accents à déconcerter les plus impassibles :

—Attachez-moi! criait-il.

On l'attacha, solide.

—Enfermez-moi!

On l'enferma.

—Barricadez!

On barricada.

On entassa devant la porte du cabanon tout ce qu'on put y traîner de chaînes, de lourdes amarres, et de barres d'aspect.

On y roula même une grosse ancre et un canon.

L'argumène hurlait toujours.

Durant trois jours et trois nuits on l'entendit se débattre et tressauter dans des accès furieux, se frappant la tête contre les parois de son cachot, luttant avec des cris de bêtes qu'on égorge, refusant toute nourriture et ne s'arrêtant pendant quelques minutes que pour reprendre haleine et recommencer de plus belle.

L'équipage — qui ne l'aimait guère, cela se conçoit — pris, du reste, de terreur superstitieuse, l'abandonna à son sort.

Le matin du troisième jour, on n'entendit plus rien.

Mais une puanteur nauséabonde, d'horribles émanations de chair grillée, qui venaient du cabanon où l'on avait enfermé le sacripant, se répandirent dans le navire.

C'était suffocant.

Les plus hardis ouvrirent la porte et reculèrent devant le corps du malheureux matelot, affaissé comme une loque informe, couleur de charbon et calciné jusqu'aux os, aussi répugnant à la vue qu'à l'odorat.

Le diable avait fait son œuvre, conclut l'arrimeur. Après s'être emparé de l'âme du blasphémateur, il n'avait laissé de lui qu'un paquet de cendres et de débris repoussants.

—Parlez-vous sérieusement? fit mon père.

—Sur mon âme! répondit l'arrimeur.

—Un beau cas de "delirium tremens" et de combustion spontanée! fit notre médecin de famille, qui se trouvait présent.

Je n'eus la clef du mystère que lorsque mes études m'eurent appris

ce que c'est que le "delirium tremens" et la combustion spontanée.

De ce dernier phénomène, je viens de raconter peut-être l'unique exemple qui ait jamais été constaté en Amérique.

Celui qui en fut la victime, je l'ai vu. Je ne l'ai vu qu'une minute, et il y de cela plus de soixante ans; mais le souvenir de la terrible vision n'est pas encore près de s'effacer de mon esprit.

Louis Fréchette.



M. HERVE des Aubépins, ancien capitaine aux zouaves pontificaux, s'était retiré dans ses terres, après l'année terrible, et s'y laissait exister dans la plus paisible retraite avec sa pupille, Eveline d'Aubley, une ravissante fillette d'une douzaine d'années aux yeux bleu de pervenche, aux lèvres de pourpre, aux cheveux ensoleillés.

Eveline était tout pour Hervé, comme Hervé était tout pour Eveline.

Seuls au monde, sans famille, ces deux êtres, si différents d'âge et de caractère, vivaient en véritables ermites au gentil castel des Aubépins, à Vaux-sur-Aubigny, à quelques kilomètres de Langres, dont on apercevait au loin l'imposante silhouette se profilant sur le ciel d'azur.

Dans les longues promenades que tous deux faisaient ensemble, la fillette gardait souvent le regard attaché sur ce point lumineux, sur cette ville aux blanches murailles, comme si, de là-bas, elle attendait pour l'avenir quelque heureux présage.

—Eveline, pensait Hervé, s'ennuie, s'étirole. La compagnie d'un vieux grognard comme moi lui devient pénible. Pourquoi diable notre retraite est-elle si éloignée de toute autre habitation?

Sur ces entrefaites, Hervé reçut une lettre d'un ancien camarade d'armes qui lui recommandait instamment son petit-fils, Georges Vernier, de quelques années plus âgé qu'Eveline. M. des Aubépins, par les hau-

tes relations qu'il avait conservées dans l'armée, pourrait être de la plus grande utilité à Georges, qui se destinait à la médecine militaire.

Hervé se mit avec empressement à la disposition de son ami; et, désireux d'être agréable à la fois à lui et à Eveline, invita le capitaine Vernier et Georges à venir passer aux Aubépins les vacances de la Pentecôte.

Le capitaine Vernier et Hervé s'em brassèrent joyeusement, heureux de se retrouver tous deux frais et dispos, après des années de séparation.

On présenta l'un à l'autre Georges et Eveline et on leur permit de s'ébattre à leur gré dans la campagne et dans le bois, toujours alertes, jamais las, cueillant fleurs et fruits, butinant comme des abeilles.

Ils n'avaient pas tardé à se prendre l'un pour l'autre d'une franche et loyale sympathie, exempte de toute arrière-pensée, mais qui devait laisser en leurs cœurs des traces profondes et indélébiles.

Ces journées passées en commun, familialement, habitaient peu à peu Georges et Eveline à ne plus vivre loin l'un de l'autre. Georges à la veille du départ, songeait:

—Comme ma gentille petite amie va me manquer!

Et Eveline:

—Quel charmant camarade de jeux que le petit-fils du capitaine Vernier! Comme les Aubépins me sembleront tristes sans lui!

Le jour même du départ, au déjeuner qui fut servi aux Vernier avant que la voiture les conduisit à la gare de Langres, par une suprême coquetterie de ménagère, Eveline disposa sur la table une coquette corbeille de cerises, cueillies dans son jardin personnel.

—Monsieur Georges, dit-elle, je viens de les détacher de l'arbre en votre honneur. Ce sont là mes dernières cerises et je sais que vous les adorez.

Georges remercia affectueusement son hôtesse de cette gentille attention. Mais pendant tout le repas une pensée triste le hanta:

—Les dernières cerises! se répétait-il à lui-même. Pourquoi les dernières? Ne lui serait-il plus permis de



revenir aux Aubépins ? Cela lui semblait cruel. Vaguement l'idée d'un mariage possible avec Eveline miroitait devant lui. Puis, sagement, il jugeait :

—C'est folie ! je suis trop jeune ! Je viens seulement de passer mon baccalauréat. J'ai près de quatre ans d'école et de stage à faire avant de recevoir mon premier galon. D'ici là, Eveline, pour peu qu'elle eût songé à moi un instant, m'aura oublié ! Et cependant, nous aurions pu vivre si heureux ensemble !

Dans les yeux l'un de l'autre, les enfants lisaient leurs secrètes songeries,

Les yeux ne reflètent-ils pas l'âme ? Mais, par un prodige de discrète réserve, ils se turent. Ils se quittèrent sincèrement émus, et devant les deux vieux amis échangèrent un chaste baiser.

Le train siffla, partit. Georges et Eveline étaient-ils séparés à jamais ?

Chaque année, au temps des cerises, Georges de son côté, Eveline du sien reparlaient affectueusement du bon temps passé aux Aubépins.

A dix-huit ans, Eveline hérita de plus de 300,000 francs d'un vieux cousin, et devenue un brillant parti vint passer les hivers à Paris, où elle rencontrait fréquemment Georges Vernier.

Celui-ci n'osait donner suite au cher rêve caressé et demeurait les lèvres closes.

Cependant, un chagrin le minait, une fièvre lente le faisait dépérir.

Avec ces yeux d'amour qu'ont les aïeux pour leurs enfants, M. Vernier eut bientôt fait de le confesser. Il ne dit mot : mais, à l'insu de Georges, partit pour les Aubépins, dont il revint tout joyeux.

—Mon ami, dit-il à son petit-fils, je viens de recevoir une invitation pour aller passer quelques jours aux Aubépins, près de mon vieil ami.

Georges n'eut pas le courage de refuser.

L'idée des dernières cerises le hantait. Superstitieux comme tous les amoureux, il se disait :

—Si, dans le cerisier d'Eveline, je vois étinceler le rubis des cerises, j'espérerai, je parlerai ; sinon, je me tairai !

Las ! plus de fruits sur l'arbre.

Triste, le jeune homme ne dit mot. D'ailleurs pouvait-il, lui, chétif, prétendre à la main de la riche héritière ?

Le jour<sup>e</sup> du départ arriva.

Georges avait le cœur bien gros et tenait les yeux fixés sur son assiette.

—Vous ne mangez pas, mon jeune ami, lui dit M. des Aubépins. Goûtez au moins au dessert qu'Eveline a préparé pour vous.

Dans une petite corbeille, sur de la mousse, rouge et tentatrice, une superbe cerise s'étalait.

—La dernière cerise, monsieur Georges. Je l'ai cueillie à votre intention ; elle était cachée sous une branche.

Le jeune homme balbutia une phrase inintelligible.

—Allons, vous, docteur, vous reculez devant le danger ; vous ne voyez donc pas de quelle gentille façon Eveline vous tend le fruit ?

Georges poussa un cri de joie.

La cerise se balançait au bout des doigts roses de la jeune fille, et l'amoureux, en savourant le fruit délicat, crut y apercevoir comme un avant-goût du baiser de fiançaille.

Marinette.

## Outre-Manche

Lord Curzon, s'il est élu par les pairs d'Irlande comme leur représentant à la Chambre des lords, va rentrer dans la vie publique anglaise. Il est permis, à ce propos, de rappeler une mésaventure qui lui advint, durant sa vice-royauté aux Indes.

Le vice-roi avait son franc-parler envers tous, mais plus particulièrement envers les indigènes. Un jour qu'il présidait, à Calcutta, une réunion de l'Université, en présence de l'élite intellectuelle des Indes, il fit l'éloge de la sincérité, "cette vertu occidentale" ; il laissa fort clairement entendre à ses auditeurs hindous qu'ils étaient portés à la flat-terie et au mensonge par une tendance invincible.

Un des auditeurs trouva la réponse qui convenait : rentré chez lui, il prit un livre de Lord Curzon : "Problèmes d'Extrême-Orient", et copia la page suivante qui parut, le lendemain, dans le plus grand journal indigène, en regard des paroles offensantes du vice-roi :

"Avant d'être introduit chez l'empereur de Corée, écrivait Lord Curzon, j'obtins un interview avec le ministre des affaires étrangères. On m'avait bien recommandé de ne pas lui avouer que j'avais seulement trente-trois ans, âge auquel les Coréens n'attachent aucun respect. Aussi, quand il me posa tout de suite la traditionnelle question : "Quel âge avez-vous ?" Je répondis sans sourcil-ler : "Quarante ans." "C'est extraordinaire, répliqua-t-il, comme vous paraissez jeune pour cet âge. Comment est-ce possible ?" — "Tout simplement parce que je jouis depuis un mois du magnifique climat de votre contrée." Finalement il me dit : "Je suppose que vous êtes un proche parent de Sa Majesté la Reine d'Angleterre ?" — "Non, répondis-je, je ne le suis pas." Mais, observant le regard de mépris qu'il me lança aussitôt, je me hâtai d'ajouter : "Il faut dire toutefois que je ne suis pas encore marié", et par cette remarque mensongère, je regagnai complètement la faveur du vieil homme."

L'Inde tout entière éclata de rire et son vice-roi dut rire un peu, lui aussi.

—Joseph, si quelqu'un vient, vous direz que je suis à Québec.

—Bien, monsieur.

Un ami arrive un instant après.

—J'en suis fâché, répond Joseph au visiteur, mais monsieur est à Québec.

—Avec Madame.

—Non, monsieur, avec moi.

Avant de s'endormir, Bébé fait sa prière et recommande au Seigneur tous les membres de sa famille, particulièrement son oncle Emile qui le comble de cadeaux :

—Mon Dieu, je vous en prie, conservez mon bon oncle... au moins jusqu'aux étrennes.



## Quelques femmes illustres

DE LA RENAISSANCE ITALIENNE

APRES les sombres années du superstitieux Moyen-Age, la Renaissance italienne arrive comme un épanouissement brillant de l'âme humaine, heureuse de se trouver libre enfin, fière de ses capacités, et surprise des mille sensations nouvelles qui l'agitent et la font vivre. Elle secoue, de ses ailes, la torpeur d'un sommeil léthargique qui a duré des siècles, et ce réveil soudain, cette effervescence, produisent des génies, tel qu'on en avait guère vus depuis l'âge d'or de Périclès. Ce n'était pas un art qui rendait ces hommes immortels, mais plusieurs à la fois.

Léonard de Vinci était poète, peintre et mathématicien. Michel-Ange créa des chefs-d'œuvre d'architecture, de poésie, de peinture et de sculpture. Pic de la Mirandole est resté le type du génie universel. Et les femmes de ce temps ont, elles aussi, une je ne sais quoi qui les distingue de toute autre époque. Chez ces brillantes créatures de la Renaissance, on trouvait une joie de vivre, une capacité et un désir effrénés de jouir unis à la plus profonde érudition. Ce n'était pas des Femmes Savantes à la Molière, car il n'y avait aucune superficialité dans leurs connaissances. Ce n'était point non plus des bas-bleus, car, tout en possédant à fond le grec et le latin, elles conservaient l'enjouement et la grâce féminine, si attrayants à l'autre sexe. Jamais depuis a-t-on vu tant de perfections réunies: la beauté idéale, la séduction captivante, jointes à un esprit cultivé et à une érudition rare. Tel est le type de ces femmes illustres, qu'elles se nomment Vittoria Colonna, Lucrece Borgia ou Isabelle d'Este.

Parlons maintenant en détail de quelques-unes de ces doctes charmeuses.

La famille de Médicis, patronne de l'art et des belles-lettres inaugura

pour ainsi dire la grande ère à Florence. Lucrece Borgia (née en 1430), la mère du célèbre Côme, et Clarice, son épouse étaient des femmes pieuses et distinguées, la première surtout, qui eut son salon littéraire à la Villa de Cafaggiolo. Mais que de tragédies se jouèrent ensuite dans cette princière maison de Médicis! Songeons à Isabelle Orsini et Eléonore de Gonzague, périssant toutes deux, par la main de leur époux; à Blanca Capello, (1548-1587), la belle et intrigante Vénitienne, qui, au décès de son premier mari par le glaive de l'assassin, épousa François de Médicis trois semaines après la mort de sa femme Jeanne d'Autriche, morte de chagrin, la pauvre. Le sort la vengea, car Blanche et son coupable époux, moururent empoisonnés, le même jour en 1587.

La maison d'Anjou régnait alors à Naples, mais les règnes des deux Jeanne furent alors marqués par des crimes terribles. La première de ces souveraines eut quatre époux; dont le premier fut poignardé dans un guet-apens, tandis que Jeanne fut elle-même assassinée par son neveu et fils adoptif, Charles de Durrazzo. La maison de Ferrare a une histoire moins sanglante, bien qu'Alphonse d'Este devint l'époux de Lucrece Borgia. Mais la fille du Pape Alexandre VI et la sœur de César Borgia n'était pas aussi méchante que le prétendent certains historiens. Elle se maria deux fois, il est vrai, avant l'âge de vingt ans, mais en somme elle était l'instrument et la victime de sa terrible famille. Après son troisième mariage, elle mena une vie exemplaire jusqu'à sa mort.

Son fils Ercole épousa Renée de France. La fille de Louis XII, petite et difforme, formait un frappant contraste avec les radieuses beautés de la cour de Ferrare, et l'accueil qu'elle

y reçut d'abord, fut froid au dire de Clément Marot qui adressa les vers suivants à Marguerite de Navarre :

Ha! Marguerite, escoute la souffrance  
Du noble cœur de Renée de France  
Puis comme sœur plus fort que d'espérance  
Console-la.

Tu sais comme hors son pays alla,  
Et que parents et amis laissa-la,  
Mais tu ne sais quel traitement elle a  
En terre estrange

Elle ne voit ceulx à qui se veult plaindre  
Son œil ragant si loing ne peut atteindre ;  
Et puis les monts pour ce bien lui estaindre  
Sont entre deux.

Mais le corps fragile de la duchesse de Ferrare cachait une belle âme, et une rare intelligence, et bientôt elle sut attirer à sa cour tous les grands génies de l'époque. Sa fille cadette, Léonore chantée du Tasse, est descendue à la postérité par l'amour malheureux que ce barde immortel lui porta.

Le souffle de Réformation avait passé les Alpes, et pénétré même dans le petit duché de la famille d'Este : Renée de Ferrare devint protestante en 1554, et, après la mort de son époux, alla finir ses jours en France, près des Huguenots, au château de Montargis. Avant de quitter la cour de Ferrare, n'oublions pas de mentionner les deux ravissantes sœurs, Béatrice et Isabelle d'Este, dont l'une, la duchesse de Milan, mourut à la fleur de l'âge (elle n'avait que vingt-deux ans) regrettée de tous par son esprit et sa beauté, tandis que l'autre la marquise de Mantua (1474-1539) eut un brillant cercle littéraire, auquel appartenait sa belle-sœur et grande amie, l'intelligente et vertueuse Elisabeth de Gonzague.

Une autre grande dame de cette époque, Catherine Cornaro, reine de Chypre mérite plus qu'une mention passagère, car sa romanesque histoire semble plutôt tirée des Mille et une Nuits.

Le descendant de Guy de Lusignan, Jacques II, roi de Chypre, voulut consolider son alliance avec la puissante République de Venise, en épousant une de ses filles. Le choix tom-



la sur Catherine Cornaro, jeune patricienne de grande beauté. On peut facilement s'imaginer l'ébahissement de cet enfant de quatorze ans, qui, le matin encore de la mémorable journée du 30 juillet 1468, folâtrait avec ses compagnes du couvent, dans son modeste costume de pensionnaire, et, que, l'après-midi de ce même jour, revêtue d'une éblouissante parure de mariée, était proclamée reine de Chypre, d'Arménie et de Jérusalem, dans le palais des Doges de Venise!

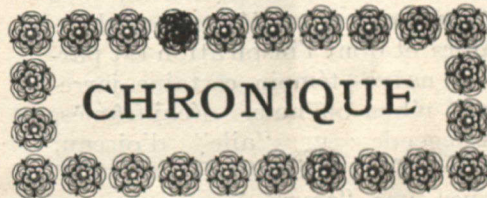
Un contemporain nous fait un séduisant portrait de sa jeune compatriote: Elle avait, paraît-il, le port d'une déesse, de grands yeux noirs veloutés, un teint de lys et de rose, et une opulente chevelure dorée. Toutefois, Catherine ne fut reine que de nom, et au bout de quatre ans seulement, la flotte chyprienne amarra dans les lagunes, pour emmener la jeune souveraine. Le bonheur de notre héroïne passa comme un rêve sans lendemain: Son arrivée dans l'île enchantée, la rare séduction de son galant époux, le palais grec avec ses associations intéressantes d'Haroun-al-Raschid, des Templiers, et des princes de Byzance, les fêtes brillantes qui se succédaient de jour en jour, toute cette existence féérique s'écroula avec la mort prématurée du jeune roi, tué à la chasse.

Catherine déploya un grand courage dans son infortune et s'efforça de sauver le trône pour l'enfant dont elle attendait la naissance. Mainte intrigue fut ourdie dans le palais, pour la faire abdiquer: son médecin, fut assassiné, devant ses yeux par la faction ennemie, et son oncle eut le même sort. Le fils tant désiré naquit enfin, mais hélas un mal subit l'emporta dans sa première année. Sa mère demeura encore quatorze ans dans cette île de Chypre tant convoitée par les Vénitiens maintenant que la maison de Lusignan était éteinte. Catherine dut enfin céder aux importunités toujours croissantes de ses compatriotes, et abdiqua en faveur de la République (1488). Elle revint à Venise, une exilée dans sa propre patrie, et passa le reste de sa vie au château d'A-

sote, où elle réunit autour d'elle un groupe de personnes artistiques et littéraires.

On pourrait encore citer plusieurs adhérentes enthousiastes de la Renaissance italienne. Telles furent Blanca Sforza, impératrice d'Autriche (1471-1510), languissante dans le sombre castel d'Innsbruck, loin de sa patrie ensoleillée, Catherine Sforza, qui déploya tant de courage dans la défense du château de Riario, et qui vit ses deux époux immolés sous ses yeux; Olympia Morata, Lucrezia Crivelli, et bien d'autres encore. Toutes eurent leur roman et la plupart moururent jeunes, car on s'épuise vite dans ces âges d'effervescence et de transition. Mais aucune assurément ne goûta de plus vives jouissances, ni de si amers déboires que Caterina Cornaro, reine de Chypre.

Christine de Linden.



“ELLE”

Il m'est venu deux lettres, traitant de son troublant sujet, dans lesquelles on me sommait très gentiment de donner mon avis sur le procès qu'on vient d'intenter à sa fluette personne.

Il est d'élémentaire loyauté de refuser d'entrer dans un débat lorsqu'on sait pertinemment que le jugement sera infirmé par des attaches avec l'accusé ou une prévention irraisonnée: c'est pourquoi les deux charmantes lettres ont dormi trois semaines — le temps d'assoupir mes scrupules.

Pauvre petite cigarette! Si jolie dans sa robe virginale, bague d'or ou d'écorce, pour éviter la souillure des lèvres! pauvre petite cigarette roulée par des doigts familiers dans un modeste fourreau de mousseline unie: cigarette luxueuse fleurant le Levant, les chevelures parfumées des

belles Orientales, cigarettes prolétaires piquant la langue, arrachant des larmes des yeux sensibles: cigarette quelle qu'elle soit, pourvu qu'elle porte le nom fatal, elle subit un rude assaut.

Des dames très graves ont scientifiquement dressé un formidable réquisitoire contre la pauvre et, estimant que les mesures radicales sont les meilleures, n'ont pas hésité à demander sa prohibition absolue. La petite cigarette a dû trembler à plus d'une lèvre!

Un monsieur, non moins grave, a reçu la délégation, avec une Lienveillance chez lui proverbiale il a écouté ces dames, puis il a souri.

Ce sourire, c'était l'acquiescement de la jolie prévenue!

La délégation des dames très graves n'aura, cependant, pas complètement échoué et tous se féliciteront si elle a pour résultat d'interdire la vente des cigarettes aux petits bonshommes qui en sont encore à l'âge des croqueurs de bonbons.

L'abus de la plante à Nicot chez les enfants était le seul sérieux grief; tant qu'à prohiber la cigarette pour tous, c'est là une mesure qui ne devrait venir qu'après la prohibition de l'alcool, le véritable empoisonneur dont l'œuvre néfaste s'étend même sur l'avenir.

On a dit son action destructive des cerveaux, cela n'empêche que nous sachions qu'elle fut l'inspiratrice, la petite cigarette, de plus d'un chef-d'œuvre. Autour de nous ne connaissons-nous pas des “grilleurs” de cigarettes, ayant l'esprit alerte et le cerveau sain? La nation qu'on a coutume de désigner sous le nom de “phare de la pensée” n'est-elle pas le paradis des fumeurs de cigarettes? Et puis, je vous l'ai dit je suis prévenue! La vue et l'odeur de la fine cigarette française me seront toujours aussi agréable que l'odeur et la vue de la vie anglo-saxonne.

Magali.

“Le Courrier de l'Ouest”.



## Les Ouvrages de Dames au XVIII<sup>e</sup> siècle

UN trait marque la psychologie de la femme au XVIII<sup>e</sup> siècle: le perpétuel besoin qu'elle a de mouvement et de distraction. Contraste singulier! Jamais la société française n'a compté plus grand nombre d'oisifs, et jamais l'inaction n'a paru plus insupportable. Dans l'existence turbulente et vide des petites reines du moment, pas une heure n'est donnée au calme. Une minute de recueillement leur semble le pire des supplices, et pour fuir cette extrémité, tout est bon: fêtes, spectacles, promenades... A tout prix il leur faut du bruit, de la gaieté, de l'agitation, de la vie—réelle ou factice.

Comme les yeux et les oreilles, les doigts féminins veulent aussi de l'occupation, et c'est afin de leur en donner que la mode invente, multiplie les ouvrages de patience et d'adresse qui fixent l'esprit sans l'absorber. Jamais, les mille jeux de ces aiguilles ne furent plus en faveur qu'au XVIII<sup>e</sup> siècle. Non seulement le rouet, le dévidoir, le métier au tambour tiennent la place d'honneur sur la table des ménagères de Chardin, mais on les voit encore s'étaler dans les intérieurs élégants que peignent Moreau le jeune et Freudeberg, chez les marquises de Saint-Aubin et les petites maîtresses de Gravelot...

Et n'ont-ils pas conquis leurs grandes entrées à Versailles, le jour où Louis XIV, pour fêter la naissance du Duc de Bretagne, a offert comme cadeau de relevailles à la Duchesse de Bourgogne—comme Drageau en fait mention—un rouet de Chine et des ballots de soierie?

Le royal bibelot devait avoir une lignée nombreuse: sous le règne suivant, il n'est pas un salon, pas une chambre de femme où le rouet minuscule, le rouet à main pour filer la laine ou la soie, ne trône sur quelque guéridon. Parfois l'appareil est si petit qu'on peut le prendre sur les genoux.

C'est alors un objet charmant, que le peintre vernisseur Martin orne de ses légères compositions et que l'art

du siècle enrichit d'incrustations et de ciselures.

\* \* \*

Plus modeste, le métier au tambour se compose d'un court cylindre creux de bois d'éclisses, sur lequel on tend le tissu au moyen d'une boucle, d'une courroie ou d'une série de cerceaux. Une gravure d'après Lepeintre, "l'Amour du Travail", fait comprendre cette disposition. D'origine chinoise, le tambour n'apparaît guère en France que vers 1750. Les femmes l'emploient surtout pour les travaux de broderie fine; il leur sert à exécuter les chatoyantes décorations de soie et de paillettes, à fleurir les gilets, les écrans, les pochettes, tous les "souvenirs d'amitié" qu'on échange alors et dont l'inspiration est parfois si naïve—témoin certaine jarretière à rébus où nous déchiffrâmes, cette légende: une "aile" d'oiseau, la lettre M, le chiffre "100", un "dé" à jouer, une "tour" à créneaux. — Traduisez: "elle aime sans détour".

Pour les ouvrages plus importants, exécutés sur gros canevas, on préfère au tambour l'antique métier à tapisserie, formé d'un rectangle de bois monté sur deux pieds verticaux. Malgré ses dimensions encombrantes, ce meuble est d'un usage fréquent et partout il est admis. A la Chevrette, dans le salon de Mme l'Épinay, il voisine avec le clavecin et le cheval de peinture.

A Chanteloup, mieux encore! les hommes se mettent de la partie: pendant que la duchesse de Choiseul écrit à Mme du Deffand, le duc fait de la tapisserie.

Encore l'ancien ministre n'a-t-il pas la main bien sûre et travaille-t-il "avec plus d'ardeur que d'adresse"—c'est sa femme qui nous l'avoue — mais le sexe fort compte des amateurs qui rendraient des points à la plus habile brodeuse. Si vous en doutez, lisez cette amusante tirade d'une pièce de Poinciset, jouée à la Comédie Française, en 1764, "le Cer-

cle" ou "la Soirée à la Mode": "Ismène et Cidalise, ennuyées d'un tri et ne sachant sur quoi médire, s'avisèrent de s'occuper. Araminte, à ce métier, achève une fleur de tapisserie; Cidalise prend non-chalamment un fil d'or, fait approcher de son fauteuil un tambour et brode, en baillant, une garniture de robe, tandis qu'Ismène, couchée sur le canapé, travaille un falbala de Marly. On entend des chevaux hennir, l'écho retentit, un laquais annonce et le marquis paraît: "Que je suis heureux de vous trouver, Mesdames! Mais que vois-je? Que ce point est égal! Comme ces fleurs sont nuancées! C'est l'ouvrage des grâces, c'est celui des fées, ou plutôt c'est le vôtre." Aussitôt, il tire de sa poche un étui, dont assurément on ne le soupçonnait pas d'être porteur; il y choisit une aiguille d'or, s'empare de la soie, et voilà mon colonel qui fait de la tapisserie. On le considère, on l'ad-



### "La Réflexion mûrit la pensée"

#### Pour vos Prescriptions

Des assistants d'expérience et un laboratoire bien aménagé dans chacune de nos trois pharmacies vous assurent leur bonne préparation.

#### Pour Accessoires de Pharmacies

Nous avons les dernières nouveautés, tels que Limes pour les ongles, Houppes, Articles en cuir, boîtes de toilette, etc., etc.

#### Parfumerie et Chocolats

Les Parfums les plus nouveaux, comme d'habitude se trouvent à la pharmacie de Henri Lanctôt, angle des rues St-Denis et Sainte-Catherine; Bonbons, Chocolats de McConkey, de Lowney, en boîtes ordinaires et de fantaisie pour les fêtes.

# Henri Lanctôt

Trois Pharmacies:

529 rue Ste-Catherine, coin de St-Denis.  
820 rue St Laurent, coin Prince Arthur.  
447 rue St-Laurent, près De Montigny.



mire; mais ce n'est rien encore: il cheminée, aux fenêtres, aux par-  
quitte Aramis et son ouvrage, il vents.

court à Cidalise, lui dérobe le tam-  
bour, et déjà sa main légère achève  
le contour de la fleur à peine com-  
mencée... Puis, il s'élançe sur le ca-  
napé, saisit un bout de falbala et  
accélère l'ouvrage d'Ismène... Pei-  
gnez-vous la surprise, l'extase des  
trois femmes!"

\* \* \*

A côté de ces ouvrages pour ainsi  
dire classiques—la tapisserie et la  
broderie,—les femmes du XVIIIe siè-  
cle en imaginèrent beaucoup d'autres  
dont la vogue fut immense mais  
courte, et qui se succédèrent de sai-  
son en saison, comme autant de mo-  
des excentriques, condamnées à vivre  
peu.

Ce fut sous la Régence que ces gen-  
tilles absurdités commencèrent avec  
la manie du découpage. Quel Vanda-  
le conçut le premier l'idée de réduire  
en charpie les plus belles, les plus ra-  
res gravures que le temps avait res-  
pectées, de silhouetter des personna-  
ges dans les estampes d'Abraham  
Bosse, dans les eaux fortes de Cal-  
lot—dans celles de Rembrandt peut-  
être!—et de colorier tous ces bons-  
hommes, de les vernir, de les coller,  
pour décorer des paravents, des bon-  
bonnières, des abat-jour? Voilà pour-  
tant ce que l'on fit en un siècle de  
grâce et d'esprit, à une époque où  
l'art français venait d'atteindre  
avec Watteau son plus haut degré de  
perfection! Pendant dix ans on dé-  
coupa, pendant dix ans, vingt mille  
paires de ciseaux grincèrent! "Des  
gravures de cent livres y passent..."  
s'écrie Mademoiselle Aissé. Combien  
de chefs-d'œuvre perdus pour le Ca-  
binet des estampes!

Beaucoup plus innocente, la mode  
des pantins et des pantines vint rem-  
placer la manie des découpages, vers  
1747. Je n'ose guère classer un jeu  
aussi puéril parmi les ouvrages de  
dames, mais il faut pourtant bien  
accorder un souvenir à ces petites fi-  
gures en carton que les femmes pro-  
menaient avec elles, tiraient de leurs  
poches à tout propos et dont elles  
agitaient la ficelle pour les faire re-  
muer bras et jambes. Pendant plu-  
sieurs hivers. Paris n'a d'yeux que  
pour les pantins, on les accroche aux

On en fabrique de toutes sortes et  
à tout prix, depuis le vulgaire Sca-  
ramouche, l'Arlequin à vingt sols,  
jusqu'au joli garçon de berger que  
Boucher peinturlure, moyennant  
quinze cents livres, pour Mme la du-  
chesse de Chartres. Riches ou pau-  
vres, tous ces personnages se tré-  
moussent avec une égale bonne hu-  
meur. Entre les mains des belles da-  
mes occupées à tirer leurs fils, on di-  
rait des fantoches vivants, tous les  
petits-maitres du siècle qui grima-  
cent, rient et gambadent sur l'air  
connu :

Que Pantin serait content  
S'il avait l'art de vous plaire!  
Que Pantin serait content  
S'il vous plaisait en dansant!

...A force de danser et de plaire,  
Pantin devait, un jour, finir par las-  
ser les gens. Sa vogue tombée, la  
femme reprit son sac à ouvrage et se  
mit à faire des nœuds.

A vrai dire, ce travail charmant  
n'était pas tout nouveau pour elle.  
En 1732, Voltaire écrivait déjà à la  
marquise du Deffand: "Faites des  
nœuds avec les autres femmes, mais  
parlez-moi raison..." Et presque au  
début de la Régence, les religieuses  
Carmélites avaient offert un "sac à  
nœuds" à la duchesse d'Orléans.  
Mais ce fut seulement vers 1750 que  
la mode se développa. Alors on ne  
vit plus d'élégante qui ne passât le  
tiers de ses jours à "crochir le petit  
doigt" pour fabriquer des nœuds ;  
on promenait de salon en salon son  
petit sac et sa navette d'or, et com-  
me on travaillait jusque dans les sal-  
les de spectacles, des flots de rubans  
multicolores s'amoncelaient sur le  
bord des loges.

\* \* \*

Le caprice féminin n'avait pas en-  
core dit son dernier mot. Après les  
découpages, les pantins et les nœuds,  
on inventa le parfilage:

Vive le parfilage!

s'écrie un poète anonyme— peut-être  
bien le grave Necker...

Vive le parfilage!  
Plus de plaisir sans lui.  
Cet important ouvrage  
Chasse partout l'ennui.

Tandis que l'on déchire  
Et galons et rubans,  
L'on peut encore médire  
Et déchirer les gens.

En quoi consistait "cet important  
ouvrage"!

—A gagner cent louis par an, aux  
dépens de nos adorateurs", eussent  
répondu les parfileuses... Tel fut d'a-  
bord, en effet, l'unique intérêt du  
petit jeu,, ainsi que Mme de Genlis  
nous l'explique dans ses mémoires.

"On demandait à tous les hommes  
de sa connaissance leurs vieilles épau-  
lettes d'or, leurs vieux nœuds d'épées,  
leurs vieux galons d'or que l'on enle-  
vait ainsi à leurs valets de chambre,  
et l'on parfilait toutes ces choses,  
c'est-à-dire que l'on séparait l'or de  
la soie pour le vendre à son profit."

L'indiscrétion des parfileuses ne  
connut bientôt plus de bornes. Quand  
un visiteur arrivait dans un salon,  
les mains vides, elles se précipitaient  
sur lui et se mettaient en devoir de  
découdre les galons de son habit, re-  
nouvelant ainsi l'opération que cer-  
tain mendiant libre-échangiste avait  
fait subir jadis au manteau du bon  
roi René.

On prétend que, pour venger son  
sexe, un jour, le duc d'Orléans fit  
coudre à son costume des passemen-  
teries d'or faux et se présenta dans  
une assemblée de parfileuses. En un  
clin d'œil, le voilà dépouillé, les fem-  
mes se partagent le butin, et les na-  
vettes de marcher, et l'or faux de se  
mélanger avec les fils d'or véritable  
que ces dames avaient déjà recueillis.  
Jugez de leur dépit quand le duc leur  
avoua sa ruse!

Mais de pareils traits étaient rares.  
Le plus souvent les hommes se lais-  
saient piller de bonne grâce, ou bien,  
pour sauver leur garde-robe, ils ache-  
taient aux marchands merciers de  
menus objets en fil d'or destinés au  
parfilage, et les offraient à leurs  
amies. Les femmes goûtaient si bien  
ce nouveau genre de cadeaux qu'au  
jour de l'an de 1772 elles ne voulu-  
rent point d'autres étrennes. Alors  
les boutiques de Paris s'emplirent de  
mille babioles dorées: œufs, paniers,  
poules, canards, moulins, tasses à  
café, caves à liqueurs, meubles de  
poupées, carosses lilliputiens!

Sous ses formes les plus diverses, le  
précieux fil était l'objet de la convoi-  
tise générale... C'est tout au plus si



les demoiselles à marier ne demandaient pas à leurs mamans des fiancées en parfilage.

Et voyez le côté plaisant de l'aventure: au début, un désir de lucre avaient poussé les femmes à déchirer les vieux galons, tandis que maintenant le parfilage tournait contre leur intérêt. Si vraiment il se résumait à travailler une semaine pour tirer quarante livres d'un objet payé cent écus, ce n'était là—vous l'avouerez— qu'un piètre moyen de faire fortune.

\* \* \*

Combien de regrets dut inspirer le souvenir de ces ruineux enfantillages, quand les mauvais jours arrivèrent, lorsque tout ce beau monde connu, après les horreurs de l'émeute, la détresse de l'émigration!

La scène se passe à Hambourg, vers 1795:

Dans un misérable grenier, la ci-devant comtesse de R... travaille avec ses deux enfants; elle tresse des chapeaux de paille, elle brode des ceintures de soie, elle colorie des cartons pour boîtes, pochettes et ridicules. Puis, l'ouvrage fini, les petits s'en vont de porte en porte, pour essayer de les placer. Quelquefois ils sont bien reçus, mais le plus souvent, les boutiquiers allemands les repoussent avec dureté. Et chaque soir, la mère guette avec anxiété leur retour, car le sort du pôt-au-feu dépend des hasards de la vente. On serait mort de faim cent fois si l'on n'avait su tirer l'aiguille.

Nombre de femmes en étaient là. Dans cette même ville de Hambourg, Reinhardt, le représentant de la France, a vu mille détresses semblables. Il nous parle de Madame de V..., employée comme apprentie chez une ravaudeuse qui la bat; de Mademoiselle de Neuilly qui fabrique des bagues de crin, des petits sacs à verroterie, et de sa mère, la bonne comtesse, qui passe ses nuits à broder des bonnets et ses journées à les vendre...

Voilà donc comment se termine l'histoire des ouvrages féminins, en cette fin du XVIIIe siècle! L'amusement tournant au gagne-pain, les mêmes petites mains qui jadis avaient fait courir la navette par plaisir ou désœuvrement, s'employant à our-

ler des draps et à tricoter des fichus pour les commères d'Outre-Rhin, — quelle cruelle ironie du sort, quelle douloureuse leçon de choses!

Jean Robiquet.

## Le Récital Saint-Jean

L'Art de "bien dire" a ses charmans interprètes et de le voir s'échapper, vrai, de lèvres et de cœurs canadiens, nous en jubilons.

Mlle St-Jean est tout à fait heureuse dans le choix de ses morceaux de diction. Du Victor Hugo, du Sully Prud'homme, du Musset pour la note poétique; du Thomé, du Saint-Saëns, du Godard pour le sens musical.

L'aimable professeur, que les échos de la salle appelèrent... puis entendirent, tout religieusement, nous charma. On l'applaudit dans "La Fiancée du timbalier" dans sa "Madeleine" qui fut d'une expression vibrante en son appel désespéré. Aux adaptations musicales pour piano et violon dans "Le Cygne" et "Lucie" on eût la juste mesure d'une voix aussi harmonieuse que leurs accents doux et plaintifs. Et les encore ne manquèrent pas à Mlle St-Jean, qui sut nous les donner dans les nuances fines et délicates qu'exigent ces gracieuses fantaisies. Ajoutons que Mlle St-Jean excelle dans les descriptions.

Mlle Isabelle Moreau, jeune élève de Mlle St Jean, lui fit honneur en nous disant, de façon gracieuse, "Louis XVII" de Victor Hugo et en rappel "Le chevalier Printemps".

Nous ont aussi laissé le souvenir d'un charme exquis: Mme Damien Masson, MM. E. Taranto, G. Labelle, M. et Mme A. Leduc, Mlle Hanson, tous, aux noms connus et partout appréciés. Pour cette fête toute artistique, nos chauds remerciements et souhaitons bien à notre compatriote, qui travaille sérieusement, le succès toujours.

E. M.

Les salons de modes, "Mille-Fleurs" donnent les premiers le signal de la saison nouvelle, en mettant leurs chapeaux d'hiver à des prix étonnants de bon marché.

## Petit Croquis

I

### LE PARFAIT CONDUCTEUR

RIGIDE et glabre, les cheveux fixés de façon impeccable sous les coups d'une brosse savamment maniée, le képi rivé aux tempes et calé à la nuque, le conducteur monte sur son char. D'une saccade vive, il tire le cordon du signal et le char s'ébranle au ronflement de son moteur. Puis nonchalamment, mais pourtant d'un geste sans ambiguïté, il vous tend une urne minuscule, où l'on fait descendre (pardon!) cinq cents. Deux minutes de marche; une grêle électrique éclate à l'avant du char, qui s'arrête soudain. Des voyageurs de toutes les formes et de circonférences variées, montent avec une agilité en rapport inverse de leur tonnage. C'est à cet instant précis, que s'exprime le savoir faire, le talent, le doigté écrirai-je, du conducteur vraiment digne de ce nom — et il y en a.

Le visage éclairé par un sourire discret et plutôt traduit par l'expression du regard, il tend une main secourable aux poids lourds, frôle délicatement le bras potelé des "misses" plus légères et plus lestes, et presse le bras charnu de la dame mûre pour la hisser sans dommage. Ceci, ne semble rien, cependant comme en tout il y a la manière... Et quand le char a repris sa course aux arrêts brusques et fréquents, imperceptiblement, le conducteur explore des yeux les sujets qu'il a touchés. Et fixant le vague, énigmatique, dans un songe muet, Cuvier illusionniste, d'après sa sensation éprouvée au contact, il reconstitue un être pour lui. Heureux conducteur! il rêverait encore, si la sonnerie reprise par sa danse de St-Guy, ne le ramenait aux rails de la réalité.



## II

## L'ORGUE DE BARBARIE

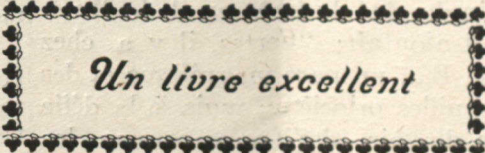
Parmi le brouhaha des rues fait du roulement rauque des chars, du trot des chevaux, de la marche des piétons et des voix qui s'envolent, on entend parfois les sons d'une musique étrange. C'est tantôt un air plaintif, berceuse nostalgique, qui semblerait chanter par une vieille au timbre cassé et tremblotant; puis après, immédiatement, éclatant stridentes, les notes gaies et rapides d'une valse entraînante ou les refrains d'une polka épileptique. Et toute une suite incohérente de morceaux divers, est donnée par la même voix de l'unique vieille. Elle doit être folle certainement et sa mémoire sans direction se livre à cette débauche musicale et hétéroclite sous l'empire d'un cerveau à la dérive. On l'appelle "Orgue de Barbarie". Elle est en effet totalement tombée en enfance: aussi l'a-t-on mise sur une petite voiture. On pousse un "déclat" pour lui rappeler son morceau et elle le déroule jusqu'au bout de sa voix métallique aux cordes distendues. Ses exploitailleurs la promènent ainsi de rue en rue et c'est par pitié pour elle, qu'un passant charitable et sentimental, leur donne une pièce de monnaie. Et pourtant, cela est un monstre! Ce n'est rien autre que le moderne enfer des musiciens, insoupçonné par toi, ô divin Dante!

## III

Vous entrez chez le barbier, et vous allez au plus proche fauteuil qui vous tend les bras. A peine, y êtes-vous installé, crac, l'on vous bascule et vous vous sentez partir les jambes en l'air, comme si le plancher défonçait. Heureusement, il n'en est rien. L'on vous arrête à temps dans cette chute pour rire; et cependant que vous contemplez à l'aise, le paysage, du plafond, une main experte vous sature de mousse de savon blanche et légère. Le rasoir coupe à souhait. "Monsieur est prêt". — De grâce, ne vous laissez passer sur les yeux, cette

serviette mouillée, utile seulement à enlever le savon qui reste sur le visage. C'est vous exposer à prendre... à l'œil une foule de maladies graves, n'est-ce pas, docteur? — qui ne s'en iront pas de même, n'est-ce pas, cher docteur? Mais, je vous conseille fort, si l'on vous le propose, d'y aller d'un "bon massage"; vous m'en direz des nouvelles. Etirement de la peau, compression du tissu conjonctif, ébranlement des méninges, etc., etc...—mais pourquoi vous initier? autant de sensations que vous serez charmés d'éprouver. Vous vous trouverez un homme nouveau, au sortir des mains de l'artiste capillaire. Avoir le cerveau vibrant, les oreilles bourdonnantes, la vue trouble, tels sont quelques-uns des signes auxquels se reconnaît, le parfait exécuté "au bon massage".

Paul de Briquerville.



*Un livre excellent*

"Le Travail à bon marché". — Etude de morale et de sociologie, par George Mény, avec préface de M. l'abbé Lemire, député du Nord.

COMME le dit dans sa lettre, la préfacier, "la première impression qui se dégage de ce livre, c'est le réalisme intense, et parfois navrant, des faits constatés. "L'auteur a fait une enquête minutieuse sur les conditions du "travail à domicile", et le compte-rendu de cette investigation est vraiment navrant. L'énumération des salaires que touchent ces ouvriers à domicile vous déconcerte. Cela nous semble invraisemblable à nous, habitants d'un pays où toute peine est largement rétribuée. Songez que les fabricants de ces jouets, vendus à "un prix défiant toute concurrence", ne gagnent (?), pour douze ou treize heures de travail, que de 75 centimes à 1 fr. 50 (de 15 à 30 cents) par jour. Il cite le cas d'un bambin de huit ans, occupé toute la journée à tremper des soldats de plomb dans

la terrine aux couleurs, et qui reçoit un salaire quotidien de 10 cents.

L'auteur nous fait voir l'affreuse misère de tous ces parias du "travail à bon marché", qui s'esquintent pour gagner strictement de quoi ne pas crever de faim. Les deux petits faits relatés plus haut suffiront pour vous faire sentir ce que cette situation a d'abominable, et le besoin pressant qu'il est de l'améliorer. C'est le seul but de M. l'abbé Mény, et son aride travail sera bien récompensé s'il peut apporter à ces sombres "bohèmes du travail", quelque soulagement.

L'auteur ne s'est épargné aucune peine, n'a nullement compté son temps et son travail; il a voulu écrire un livre "réaliste", dans le sens le plus véridique du mot: et pour y arriver, il a compilé une foule de très sérieux ouvrages de sociologie; il a demandé leur collaboration et leur concours à des écrivains "sociaux" éminents tels que Mme Jean Brunhes, Du Maroussem, Charles Poisson, E. Allix, Hubert Valleroux, Wilfrid Monod, et plusieurs autres, dont les citations rapprochées donnent à son texte un caractère puisant d'exactitude.

---

**Rectification**

Dans le compte-rendu du concert de la Société Chorale canadienne-française de Sherbrooke, il s'est glissé, à notre grand regret, une erreur que nous tenons à réparer. Comment se fait-il que parmi les artistes qui ont prêté, tout gracieusement, leur concours le nom de Mme Lemaire-Bernard ait été ainsi omis dans les mentions.

A cette musicienne de talent incontestable, nous savons trop de sympathies réelles, pour qu'elle en ait souffert auprès du public-auditeur, mais nous lui devons, en toute justice, de mettre les choses au point. En plus, Mme Lemaire-Bernard ayant eu seule, la lourde tâche d'accompagner pendant tout le cours des exercices, il lui revient par ce fait même, sa grande part de mérites. Le rôle d'accompagnatrice pour ingrat et effacé qu'il semble être n'en tient pas moins, toute l'édification d'un triomphe.



## Propos d'Etiquette

*Q.—Voulez-vous donner une formule d'invitation à dîner?*

R.—Rien de plus simple:

“Monsieur et madame Une Telle prient Monsieur et madame Quelconque de leur faire le plaisir de venir dîner, le jeudi, 12 mars, à 7 heures.”

*D.—Que faire relativement à la présence de ses invités?*

R.—Rapportez-vous en au protocole établi. De cette façon, personne ne pourra se froisser.

*D.—Qui passe le premier dans la salle à manger?*

R.—Quand le domestique a annoncé le dîner, la maîtresse de maison prend le bras de l'invité le plus qualifié, mais passe la dernière. C'est le maître de la maison qui passe le premier, en tête avec l'invitée d'honneur à son bras gauche.

Lady Etiquette.



## Les Fleurs

“La fleur donne le miel; elle est la fille du matin, le charme du Printemps, la source des parfums, la grâce des vierges, l'amour des poètes; elle passe vite comme l'homme, mais elle rend doucement ses feuilles à la terre.”

Chez les anciens, elle couronnait la coupe du banquet et les cheveux blancs du sage; les premiers chré-

tiens en couvraient les martyrs et l'autel des Catacombes; aujourd'hui, et en mémoire de ces antiques jours, nous la mettons dans nos temples.

Dans le monde, nous attribuons nos affections à ses couleurs: l'espérance a sa verdure, l'innocence a sa blancheur, la pudeur a ses teintes de rose. Il y a des nations entières où elle est l'interprète des sentiments, livre charmant qui ne renferme aucune erreur dangereuse, et ne garde que l'histoire fugitive des révolutions du cœur. — Châteaubriand.



Lamartine avait une belle collection de roses dans le jardin de son Chalet du Bois de Boulogne.

“Ce sont mes amies, disait-il; je leur consacre tous les jours deux heures de soins; regardez comme elles me sont reconnaissantes et quelles belles fleurs elles prodiguent à leur vieux jardinier.” Puis étendant la main du côté du Château de la Muette, il ajoutait: “Certes, il y a chez Mme E..., un parc magnifique et des charmilles princières, mais je la défie bien d'avoir des roses comme les miennes.”



Charles Nodier avait la passion des fleurs. On ne pouvait feuilleter un de ses livres sans rencontrer quelque feuille desséchée, rose, menthe ou jasmin, ce qui faisait dire à Mme Ancelet: “Mon Dieu, que les livres de Nodier sentent bon!”



Alfred de Musset avait une prédilection déclarée pour les Roses blanches.



Duranton, jurisconsulte, avait un culte pour la Rose et la Clématite. Un matin d'hiver, il arrive à son cours de l'Ecole de Droit.

“Messieurs, dit-il, d'une voix pleine de tristesse, vous me voyez très affligé. Il a fait, cette nuit, un froid glacial, et mon pauvre rosier du Luxembourg est gelé. Je n'ai plus que ma clématite.”

**La Reine des Eaux purgatives, c'est L'EAU PURGATIVE DE RIGA. En vente partout, 25 cents la bouteille**

## Concours de popularité

Pour le recrutement des abonnés  
1er PRIX, (à toutes les personnes recrutant 250 abonnements nouveaux)

**Un voyage en Europe et retour**  
2ième PRIX, (150 abonnements nouveaux),

### UN PIANO DE \$300.00

fabrique Bachman, boîte en magnifique noyer noir, clavier en riche ivoire (action à répétition) exposé aux magasins de pianos, de notre jeune et populaire marchand d'instruments de musique, M. Ed. Archambault, 312 rue Sainte-Catherine-E.

OU BIEN

Un trousseau complet de jeune fille ou dame.

3ième PRIX, (75 nouveaux abonnements),

### Un phonographe Pathé

4ième PRIX, (50 nouveaux abonnements),

### MONTRE pour MONSIEUR

boîtier en or massif (garanti à 14 carats), sans couvercle, mouvement de 17 pierres (rubis); spirale Bréguet; régulateur breveté, ajusté.

OU BIEN

Montre de Dame, boîtier en or massif garanti à 14 carats), avec couvercle enrichi d'une étoile et d'un croissant de diamants. Mêmes spirales et régulateurs que plus haut.

Chacune de ces montres a une valeur de \$60.00. On pourra les voir dans la vitrine de la maison N. Beaudry & Fils, 287, rue Sainte-Catherine-Est.

5ième PRIX, (35 nouveaux abonnements),

**Un pupitre avec combinaison de bibliothèque**

6ième PRIX, (20 nouveaux abonnements), un Bracelet en or massif (garanti à 14 carats), orné d'une rivière de perles.

OU BIEN

Un autre bracelet en or massif (garanti à 14 carats), avec fermoir d'un dessin modern style, incrusté de perles.

Ces bracelets sont évalués chacun à \$25.00. Exposés dans la vitrine de la maison N. Beaudry & Fils, 257, rue Sainte-Catherine-Est.

OU BIEN

7ième PRIX, (10 abonnements nouveaux). Un réticule en peau de crocodile avec initiale en argent massif.

8ième PRIX, (5 abonnements nouveaux), une broche en vieil argent, ou une épingle de cravate, ou bien une pen-

### MESDAMES

Confiez-nous vos Prescriptions médicales. Elles seront préparées avec le plus grand soin et la plus scrupuleuse exactitude et avec des produits supérieurs.

Livré avec célérité dans toutes les parties de la ville.

Drogues et produits chimiques purs, articles divers pour malades, objets de pansement, articles en caoutchouc, verrerie, irrigateurs, bassin, thermomètres, etc.

**Pharmacie LAURENCE,**

Coin des Rues St-Denis et Ontario, Montréal.



dule de fantaisie, ou encore un bracelet en nacre de perle monté en argent.

Le concours ne se terminera que le 1er mai 1908.

Pour tous autres renseignements, s'adresser

"LE JOURNAL DE FRANÇOISE",  
80, rue Saint-Gabriel,  
Montréal.

### Recettes Faciles

**SOUPE BLANCHE A LA SUISSE.** — Faites bouillir une quantité suffisante de bouillon pour six personnes. Battez bien ensemble trois œufs, deux cuillerées à soupe de farine et une tasse de lait, versez ce mélange graduellement à travers un tamis dans la soupe bouillante, avec sel et poivre.

**MACARONI AUX OEUFS MARGE.** — Macaroni aux œufs Marge : une boîte de 1-2 livre pour 6 personnes. — Faites cuire votre "Macaroni aux œufs Marge" en le projetant dans l'eau bouillante légèrement salée, après l'avoir cassé en morceaux de quatre à cinq centimètres. Laissez bouillir vingt minutes, retirez du feu, laissez gonfler et égouttez soigneusement.

**CRÈME FOUETTEE AU CHOCOLAT.** — Pour une demi-tablette de bon chocolat fondu dans un peu d'eau ou de lait, ayez environ une cuiller à pot de crème double et douce, fouettez-la à la fourchette ou fouet de buis, très ferme comme les œufs en neige ; puis mêlez le chocolat refroidi à cette crème, ajoutez un peu de sucre, la vanille ne gênera rien, et puis, puisque vous ajoutez que l'on sert cette crème avec biscuit à la cuiller, on pourrait aussi pour changer, mettre ces biscuits taillés dans moule à charlotte ou verres gobelets, les bien serrer les uns après les autres et les emplir de cette crème, entourés de glace, ou les tenir au frais, et au moment de servir les retourner. Si on les fait dans des verres et les met au froid, veillez à ce qu'on ne touche pas aux verres ayant les mains chaudes, ce qui les ferait claquer.

Les tables les plus élégantes réservent la place d'honneur aux "Biscuits Pernot".

Ils sont également consommés dans les intérieurs les plus modestes, avec toutes les qualités qui ont fait leur universelle réputation.

### Conseils Utiles

**CHAUSSURES VERNIES.**—Pour nettoyer les chaussures vernies, pour les empêcher de se fendiller et pour leur rendre tout leur brillant, il suffit de les laver avec du lait.

**NETTOYAGE DES DIAMANTS.**— Les bijoutiers se servent, pour nettoyer les diamants, d'une simple al. lumette qu'ils taillent en pointe ; puis, après l'avoir trempée dans l'ammoniaque, ils la promènent sur la surface à nettoyer. L'ammoniaque débarrasse le diamant de la couche de graisse qui s'y trouve déposée, et le frottement à la peau de chamois lui redonne son éclat.

**HOQUET.** — Un médecin russe a trouvé un moyen aussi simple que peu coûteux pour faire disparaître le hoquet le plus rebelle. Il consiste à prendre des prises de tabac jusqu'aux étournements répétés. C'est un moyen, à la portée de tout le monde, et, dans tous les cas, bien facile à essayer.

Mme Pageau, la distinguée modiste de la rue Sainte-Catherine Est, se recueille. Elle est en ce moment à faire des achats pour la saison nouvelle qui demande tout son goût et toute son attention. Mais, les lectrices du "Journal de Françoise" peuvent s'attendre à une recrudescence de modes nouvelles, à un déploiement d'élégance et de beautés qui est sûr d'obtenir un énorme succès. Toutes ces femmes, et mêmes ces messieurs, ont hâte que les jolies nouveautés de la saison sortent enfin, sous le soleil devenu plus chaud, plus gai, plus pimpant. Les chapeaux délicieux complètent la grâce des silhouettes montréalaises. Jamais, paraît-il on a mis plus d'art dans la composition des modèles printaniers. Nous le constaterons en allant admirer les chapeaux de

Mme PAGEAU,  
769, rue Sainte-Catherine Est, entre  
les rues Panet et Plessis

Regardez "Mille-Fleurs". Ce salon de modes situé 527 rue Sainte-Catherine Est. C'est de là que viennent les créations les plus élégantes et les plus nouvelles.

## LOTION "SAPHO"



### HYGIENE DE LA TETE

Empêche la chute des cheveux. Enlève les pellicules, les peaux mortes, les démangeaisons, etc. La Lotion Sapho ne contient rien de contraire à la chevelure ni à la santé. Hautement recommandé par les médecins. Spécialement par le Dr Henri St-Georges, professeur à l'Université Laval, analyste à l'hôtel-de-ville, qui en a fait l'analyse et qui conseille à toutes dames et messieurs d'en faire un usage constant pour empêcher la calvitie et conserver la beauté de leur chevelure, et aux mères de familles d'en faire l'application sur la tête de leurs enfants pour la destruction infaillible des dartres farineuses, des poux et des lentes. Une bouteille échantillon 15c. franc de port.

## The Sapho Mfg. Co.,

61 Rue St-Gabriel, Montréal-

MES DAMES,

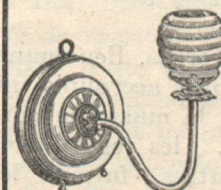
Pour vos parfumeries et articles  
de toilette allez chez

## Quenneville & Guérin

PHARMACIENS

Apportez vos prescriptions à une de nos pharmacies vous aurez entière satisfaction. Nos prix sont réduits sur tous nos médicaments.

Six pharmacies : 397 St-Antoine, coin Fulford ; 1231 St-Laurent, coin Fairmount ; 701 rue Notre-Dame Ouest, coin Versailles ; 700 Ste-Catherine-Est, coin Visitation ; 399 Ontario-Est, coin Saint-Hubert ; 1387 Ste-Catherine Est.



La Veilleuse en  
Nickel

## Montreal BEAUTY

Toute une nuit d'éclairage pour  
un quart de cent, sans odeur  
ni fumée.

Prix : 90c. ; par la Poste, 10c. de plus.

L.-J.-A. SURVEYER,

52 BOULEVARD ST-LAURENT, - MONTREAL

JEAN DESHAYES, Graphologue  
873 rue Notre-Dame-Est, Hocheiaga.



# La route s'achève

Par JEAN SAINT-YVES [1]

(Suite)

Il s'était bien défendu d'y penser. Les souvenirs anciens gardaient son cœur de toute débauche facile. Mais l'attrait du mystère, l'inconnu dressé tout à coup sur son chemin, en cette terre d'Afrique si rêveuse et grave dans ses infinis bleus, le décida. Puis, il aurait l'air d'avoir peur, lui, un officier!...

Il se décida. A l'endroit indiqué, une petite fille juive, drapée en une étoffe brune, l'attendait. A la lueur d'un bec de gaz, elle regarda un instant sa face pâle, ses grands yeux tristes, et souriante elle dit :

—Oui, c'est bien toi... Viens!

Ils traversèrent des quartiers endormis, s'enfoncèrent en des ruelles tournantes, dallées en escaliers géants. Parfois ils passaient sous des voutes, des arceaux, devant des demeures closes d'où venait un chant de femme, le grondement d'un tambourin. Des senteurs fortes d'ambre et de musc traînaient en l'atmosphère. Plus de lumières, nulle part, mais les façades blanches des petites maisons sous la clarté des étoiles éclairaient le chemin.

Dans les coins d'ombre, la petite fille lui tendait la main. Il essayait bien de l'interroger, mais elle filait, baissant la tête, ne l'écoutant pas. Quand il devenait plus pressant, elle murmurait, rieuse :

—Tu verras, tu verras, lieutenant.

Des veilleurs de nuit accroupis au seuil des portes, en la masse de leurs vêtements amples, les regardaient longuement. D'autres, faisant les cent pas, les suivaient un instant.

Ils allaient toujours.

Visiblement elle l'amusait, le promenait à travers un dédale de rues où il lui serait impossible de se retrouver en plein jour, n'y étant jamais venu. Ils débouchèrent sous les arcades d'une petite place blanche.

Au fond, sur la dentelure des arceaux pâles filant sur le noir des galeries, un minaret grêle montait, implorait dans la nuit. Et sur le bleu sombre du ciel, cette vision avait la douceur des lointains. On eût dit une scène préparée attendant dans le clair obscur de la rampe baissée.

Après, il revit d'autres rues arabes silencieuses, étroites, assoupies en le même crépuscule lumineux. Ils traversèrent un jardin, un grand vide noir où leurs pas s'étouffaient sans écho. Puis ce fut une route serpentant au flanc d'un ravin. D'un seul côté montaient de hautes maisons dont il ne pouvait distinguer le faite. Elles s'accrochaient dans les moindres anfractuosités, suivaient les ondulations du coteau. Des terrasses, des balcons échelonnés tombaient de chauds parfums qui se dissolvaient dans l'air calme, venaient de fleurs invisibles, de massifs épanouis là-haut. En bas, dans le noir, un torrent roulait à travers des éboulis, divisant ses eaux en cascates sonores.

Subitement, la petite juive s'arrêta, ouvrit une porte. Il vit devant lui un escalier étroit, très raide. Sur le palier, une lampe éclairait la montée.

A l'extrémité d'un couloir la servante murmura :

—Ecoute. La madame ne parle pas. Mais cela ne fait rien.

Il n'eut pas le temps de répondre, une porte s'ouvrait. La petite main le poussa. Derrière lui une draperie glissa.

Où était-il?...

On n'y voyait pas beaucoup, sous ces petites lampes de couleur qui brûlaient suspendues dans des lampadaires en cuivre ajouré. Sous leurs éclats tremblotants, les choses se révélaient à peine.

Immobile, enroulée en des étoffes blanches très fines, une femme était là, accoudée parmi les coussins bro-

dés, et très profondément vers lui elle regardait. Un bras nu, au long du corps, s'abandonnait. Un cercle d'or enserrait les tempes, posait au milieu du front un disque large où des perles et des brillants étaient sertis. Sur les côtés, des chaînettes descendaient emmêlées en ses cheveux où se reflétait la lueur bleue et rose des petites lampes. Un collier fait de larges plaquettes d'or ciselé avivait la pâleur de sa chair ambrée, nuançait de reflets fauves la ligne des épaules. Cependant ses yeux semblaient tristes, tristes comme des yeux qui ont beaucoup pleuré. Dans l'éclat pâle du visage, la bouche se dessinait rigide, close, sévère.

Elle n'avait pas eu un sourire depuis qu'il était là.

Tout en elle semblait se ramasser, se garder, et ses yeux, qu'il ne pouvait se lasser de contempler, les trouvant très beaux, ne l'appelaient pas...

Il n'avait pas à parler, puisqu'elle ne pouvait comprendre, ne répondrait pas. "La madame ne parle pas." Cependant, dans l'émoi qui le gagnait à se sentir si près d'elle, il en vint machinalement, à balbutier, dire des mots, des choses sans suite qui décelaient tout son trouble. Il exprimait son étonnement, rendait hommage à sa beauté. Il faisait cela pour lui, pour se donner contenance. Et d'eux-mêmes, repris par la passion éternelle sommeillant en son cœur, qu'il avait cru bien morte à jamais, voici que les mots d'amour venaient, chantaient naïfs et sincères.

Un moment il étendit le bras, voulut prendre la main qui se cachait parmi les voiles, mais elle frissonna toute. La main se retira, brusque, comme si elle eût craint ce contact à l'égal d'un danger. Les longs cils battirent sur ses yeux où une plus pure clarté s'étoila, comme des larmes silencieuses qui ne devaient pas couler, et son regard eut une détresse, une supplication dont il s'effraya.

D'un bond il se releva, fit quelques pas en arrière...

Quel mystère vivait-il?... Où était-il?... Que lui voulait-on?... Était-il le jouet de quelque machination odieu-



se?... Cette femme était-elle victime? Il s'assura de l'arme dissimulée en ses effets, écouta dans la nuit, fut plus calme.

Ses yeux ne pouvaient se détacher d'elle.

Alors, comme il avait déjà souffert, il lui vint au cœur instinctivement beaucoup de pitié, une tendresse délicate, consolante, et, s'étant approché d'elle, à ses pieds, dans l'attitude humble qui seule pouvait la rassurer, il sut trouver des mots, des images, des tendresses nouvelles.

Il parla longtemps.

Sa voix chaude s'émouvait au récit des choses dont il se grisait lui-même, et, comme si elle l'eût compris, le calme revenait en elle, une douceur tombait de ses grands yeux enfoncés en lui. Elle semblait écouter très attentivement, suivre le mouvement de ses lèvres d'où tombaient ces paroles qu'elle ne pouvaient comprendre, mais dont la douce musique la gagnait peu à peu, la berçait d'un charme très prenant, la lui donnait lentement.

Elle souriait maintenant dès qu'il arrivait. Et lui reprenait, au début, sa pose du premier soir, à ses pieds. Elle écoutait ce qu'il lui contait, mille riens, délicatesses très subtiles qui naissaient sur l'heure au contact de ce cœur dont il percevait les plus intimes frémissements et qui auraient été inutiles ou ridicules l'instant d'après. Mais elle, jamais ne parla. Il n'emporterait pas, chantant en sa mémoire, dans les solitudes où il allait s'enfuir, le timbre de sa voix,

C'était comme une très belle statue un instant animée, à qui il avait prêté une vie, une âme, des idées venues de lui et qui, lorsqu'il était parti, s'en revenait, ainsi enclose dans ce sanctuaire, en le silence et l'attitude des idoles très voilées.

Un jour, il avait bien essayé de refaire le chemin. Mais, sous le soleil, par les rues bruyantes, à travers une foule qu'il ne pouvait associer à ses souvenirs pleins de clartés d'étoiles, d'ombre bleue et de silence, il se perdit bien vite et revint lassé. Puis, à quoi bon? Ne valait-il pas mieux s'en aller après, disparaître, empor-

tant la griserie de ces heures étranges ainsi tombées en sa vie, comme un beau rêve. La meilleure part était pour lui.

Il ne fallait pas forcer la destinée, mais attendre et se souvenir.

...Son dernier jour à Constantine était venu.

La veille, quand il l'avait dit à la petite servante le reconduisant, elle avait répondu:

—Madame le sait.

Et elle lui avait annoncé qu'elle irait le chercher, le lendemain, non à la nuit comme d'habitude, mais à la fin de la journée.

A l'heure dite, elle avait paru. A son regard la reconnaissant de loin dans la foule des passants, elle avait souri, puis elle était partie se retournant de temps à autre pour voir si elle était bien suivie.

Alors une grande douceur la gagnait, un peu d'émoi grelotta en son cœur... Il allait savoir!

Chemin faisant, il repassa en sa mémoire ces nuits de rêve, y cherchant quelque indice qui pût déjà le guider vers la vérité. Son désir allait au-devant de ce qui allait être. Il regardait attentivement autour de lui, notait tous ses pas, pour plus tard, quand il reviendrait ici et qu'il voudrait revivre ces heures parfaites. Mais il ne retrouva plus les petites rues arabes, les arceaux, les terrasses penchées se rejoignant presque au-dessus de leurs têtes, apaisant la lumière et la chaleur du jour sur les passants glissant en la ruelle inclinée. Plus de minaret pâle dressé sur le ciel bleu; rien de la cité orientale endormie tout autour de la place blanche qu'ils avaient traversée. Le chemin n'était pas celui des nuits précédentes. Impossible d'en douter.

Ils avaient traversé la ville, descendu la grande rue, passé le pont du ravin. Maintenant ils montaient au Mansourah à travers la forêt de pins. Là réellement il n'était jamais venu.

Quand il se retournait il distinguait, à travers les branches pressées, des lambeaux de ciel bleu, d'un bleu idéal, très profond, et plus bas.

par d'autres déchirures filtrait du blanc intense, quoique lointain, comme en un paysage d'Orient. C'étaient des murs de petites maisons arabes dressées au bord d'un rocher, accrochées, grimant, s'escaladant, posant des terrasses en cascade l'une au-dessus de l'autre. Par-ci, par-là se plaquait la teinte rousse de vieux toits de tuiles aigrettés de cheminées hautes où sommeillaient des cigognes immobiles, haut perchées.

Puis il repartait, reprenait la montée.

Devant lui la petite fille qui le guidait s'arrêtait et semblait impatiente, ne comprenant pas ce qu'il avait à regarder ainsi. Mais elle n'osait pas trop montrer son mécontentement, encore moins le lui dire, très respectueuse de l'uniforme. Elle murmurait seulement:

—Allons, lieutenant, allons!...

Alors il lui souriait d'un air d'intelligence, obéissait à son appel.

Ils n'étaient pas seuls dans le chemin.

Plusieurs personnes les dépassaient. D'autres descendaient, parlant très fort, se disputant.

Dans une des villas de là-haut un crime, dernièrement, avait été commis; et l'on allait voir, par désœuvrement, cette petite maison où il s'était passé quelque chose, comme si les volets clos, les murs voilés de feuillages et de rosiers grimpants pouvaient conter le drame vécu. Là, un homme avait assassiné une femme.

Cela seul eût été banal en somme, mais la révélation des détails avait jeté le trouble dans la ville entière.

Lui: oisif, inutile, faisant commerce de vague littérature; le dilettante dans toute son horreur, l'être sans morale, raisonneur à vide, ivre de sophismes et de grands mots, produit complet de cette nouvelle génération scientifique qui veut des faits et n'oublie qu'une chose: avoir un peu de cœur et de simple bon sens. Subissant la poussée malade d'un égoïsme et d'un orgueil froidement cultivés, entretenus avec toute la sollicitude cupide du vagabond avivant ses teignes et ses eczéma offerts à la sensibilité généreuse des passants, il se



voulut la triste gloire d'un Julien Sorel. Il fut à peine le héros de Barres, "l'homme libre", à peine le thème initial du dernier venu dans cette série de névrosés, — de Robert Greslou.

Elle: très bien vue, tenue pour honnête, impeccable, mère de deux enfants qu'elle adorait.

Et lorsqu'on entra dans la villa attiré par les coups de revolver, cherchant parmi les chambres silencieuses, on vit cette horreur: lui, au pied du lit, évanoui, blessé seulement; elle, morte sur le coup, mais nue.

Et c'est là, la tache ineffaçable, la honte totale que rien n'absoudra, pas même la justice des hommes, — ce souvenir de la pauvre femme ainsi montrée à tous.

On aime assez, de ce côté-ci de l'eau où le ciel est plus bleu, le regard des femmes plus charmeur, plus profond, ces violences, ces audaces d'amour. On le déclara: être d'intellectualité supérieure. Personne n'avança qu'il fût fou. Bien mieux, on accusa la littérature actuelle, la psychologie à l'ordre du jour.

Et sur elle, la pauvre sacrifiée, ainsi tombée, ignoblement, trahie, on discutait. Beaucoup lui jetaient la faute. Tout ce qui put être dit de hête et de lâche autour de cette seconde unique d'infinie pitié, si touchante chez une femme restée pure jusqu'alors, et que les larmes calculées du misérable avaient affolée, le fut largement. M. Homais eut là ses plus beaux effets.

Hélas!... ne pouvait-on glorifier cette morte, lui donner la vertu pour linceul? Il connaissait pourtant le cri superbe d'Antony. Mais ce sont là choses que comprennent seules les grandes âmes.

Il est des cris que le cerveau ne trouve pas.

D'entendre ainsi parler tous ces gens qui passaient cela gâtait la douceur des idées qu'il avait au début de sa route.

C'était le dernier jour d'un rêve qu'il vivait.

Il ne s'y était pas livré tout entier. L'inconnu gardé en cette aventure, même aux heures les plus émouvantes lui donnait une sorte de

gêne, de retenue, faisait de lui un être qu'il ne connaissait pas. Et cela l'intéressait comme s'il eût joué un rôle. Cependant, après, quand il était de retour, seul en sa chambre, un peu de tristesse lui restait à la pensée qu'il ne saurait jamais quelle femme il avait aimée ainsi.

A ce moment, sans hésiter, la petite juive abandonna le chemin, le guida à travers les arbres. Bientôt une maisonnette blanche, un peu à l'écart, perça à travers la verdure. Ils franchirent la grille voilée de lierre, traversèrent un jardin où de grands rosiers encore épanouis immobilisaient sur leurs tiges d'énormes fleurs pourprées. Au seuil de la demeure, entr'ouvrant la porte, très mystérieuse elle dit:

—Maintenant monte, et entre... tout droit.

Il s'élança. Des tapis étouffaient le bruit de ses pas. Partout le silence, l'éternel silence qui avait veillé cet amour. Et sur le palier, les portières relevées, il s'arrêta, à deux mains étreignant sa poitrine, essayant de calmer son cœur bondissant... Il apercevait une pièce claire, ensoleillée, au fond de laquelle, assise en une profonde bergère, une jeune femme lisait. Parfois la jolie tête inclinée, nonchalante, se détournait vers la fenêtre, interrogeait rêveuse, l'espace découvert, Constantine qui, dans le lointain montait, montait blanche dans le ciel bleu. Mais il n'avancait pas, ne faisait pas un pas, s'immobilisait, le cœur défaillant. Cette jeune femme, vêtue à l'européenne, très naturelle en ses poses et ses gestes, c'était elle.

Chancelant, il étendit les mains, s'appuya au premier meuble rencontré. Très calme elle leva vers lui ses yeux, eut son beau sourire et lui tendit les mains.

—Vous!... Vous!... redisait-il, gardé en son saisissement.

Alors, à voir ce visage doux, mais obstinément fermé, posant aujourd'hui comme hier l'insoluble énigme lues, mais où elle se gardait très haute, sereine, inaccessible, une douleur le crispa. Et il sentit tomber en lui

comme un chagrin nouveau dont il ne pourrait jamais secouer l'amertume, le souvenir inquiet.

En ses bras, dans l'étreinte passionnée dont il l'entoura, elle perçut cette douleur qui tremblait en lui, voilait ses yeux, parlait en sa voix.

Voulant le calmer, elle laissa aller sa tête sur sa poitrine en un abandon chaste, gracieux, et toute petite, très humble, reconnaissante, elle resta là.

—Parle!... parle!... répétait-il. Pourquoi me faire souffrir ainsi?...

Et ses yeux cherchaient en les siens, imploraient. Il y eut entre eux un instant de ferveur sublime.

A la tenir ainsi embrassée, toute en lui, il sentit un peu de pitié l'émouvoir. Elle souffrait, elle aussi. Son regard s'étoilait de larmes qu'il recueillit sur ses lèvres en un geste de dévotion profonde. Elle frémit, eut un geste égaré qui désunit leurs mains. Il crut qu'elle allait parler enfin...

—Non, non, fit-elle tristement de la tête, posant un doigt sur ses lèvres.

Il ne saurait jamais, jamais...

Le soir venait.

Par la fenêtre grande ouverte un souffle tiède, parfumé, pénétrait jusqu'à eux. Par-dessus les massifs, à travers les grands pins dévalant le versant, le regard s'en allait au loin vers la cité silencieuse et rayonnante, dressée vers le ciel.

Dans l'éther lumineux, calme, elle se dessinait avec une netteté de détails qui étonnait. Le rocher se couronnait de petites maisons arabes, audacieusement penchées sur le torrent, si petites, si légères, qu'un rien, une ligne, les précisait, les séparait l'une de l'autre. Au-delà les grandes maisons européennes s'élevaient et puis, dominant le tout, la Kasbah, silhouettée en d'autres masses plus blanches, fermait l'horizon, s'enfonçait dans le ciel. Des tours des aiguilles de mosquées fusaient au-dessus de cette agglomération.

(( A suivre ))







